CORRESPONDANCE ET CHRONIQUE

A propos du problème de M. Lombruso.

Bien que je n'aie assurément pas à me plaindre de la manière dont M. Sorel, dans le dernier numéro de la Revue, s'exprime à mon égard, à propos des idées de M. Lombruso, il me paraît nécessaire de duper un malentendu que son article pourrait faire naître. On croirait, à lire, que mon principal effort, au Congrès d'anthropologie criminelle de Bruxelles, a été de supprimer le Code pénal, ce qui serait quelque peu fâcheux de la part d'un homme dont la profession est de l'appliquer. J'ai dit, il est vrai, qu'à notre époque, il y a une sorte de rapport inverse entre la responsabilité civile qui s'accroît sans cesse et la responsabilité pénale qui va toujours se resserrant. Cela est incontestable ; mais il ne s'ensuit pas que cette inversion puisse ni durer, ni être jamais poussée à bout. Cette considération a été jetée en passant, et c'est à d'autres thèses que je me suis attaché. D'ailleurs, je ne me suis pas occupé si ce n'est très brièvement, de M. Lombruso, ayant dit de lui depuis longtemps, dans mes précédents écrits, tout ce que j'aurais à dire en bien et en mal. Il n'a pas non plus été l'unique préoccupant des autres congressistes. Observons, à ce sujet, qu'on peut juger une Chambre d'après ses votes, mais non un Congrès d'après ses « résolutions ». À la différence des assemblées politiques, les associations scientifiques ont bien plus d'importance par leurs discussions que par leurs décisions, résumés en général assez pâle et fort inexact de leurs véritables résultats. Le caractère dominant du Congrès de Bruxelles a été, en somme, d'accentuer les tendances de celui de Paris et d'appeler au secours de la « criminologie » naissante plutôt les aliénistes que les anthropologues prenne dits, d'une part, et, d'autre part, plutôt les sociologistes que les juristes.

On aurait, certes, pu se dispenser de revenir sur le type criminel de M. Lombruso. C'est une question véridiquement épuisée et que M. Sorel aura de la peine à roquer, après la montagne de brochures et de livres polyclintes qu'elle a couvert de. On l'y a été pourtant et il lui en sera heureux. L'idée, parmi les adversaires du célèbre professeur de Turin, plusieurs ne l'ont pas parfaitement compris. La faute en est à lui-même, à ses contradictions multiples et fâcheuses, à l'agitation de sa pensée ondoyante et inconsistante. Ce n'en était pas un aliénant, c'est en exagérant la portée de ses idées. Le problème lombrosoen, après tout, n'est qu'une minime partie du problème criminel. Rappelons, pour mémoire, l'étendue de ce dernier. Il est clair que l'explication vraie et complète d'un crime quelconque, comme celle d'un acte important quelconque de la vie sociale, doit être demandée à la rencontre et à la combinaison de ces deux sortes de causes : 1° des dispositions naturelles, une « vocation » résultant de la constitution cérébrale et corporelle de l'agent, tel qu'il s'est développé dans son milieu physique ; 2° des influences amantes, domestiques, religieuses, professionnelles, économiques, etc., émanées du milieu social. Il est clair, par suite, que la tâche à accomplir doit se diviser en deux, les uns étudiant plus spécialement le côté biologique, les autres l'aspect sociologique du sujet, et que ces deux spécialités, loin d'être rivales, sont auxiliaires et complémentaires. M. Lombruso s'est voué à la première (1), comme tant d'autres médecins légistes, aliénistes, anthropologues qui l'ont précédé. Seulement il a cru, et c'est une idée mère, cette conviction initiale, longtemps absorbante et exclusive, n'a jamais cessé de le hanter, — il a cru et affirmé que les vocations perverse, dont il s'agissait de pénétrer l'origine et de suivre l'évolution se rattachaient étroitement à des malformations corporelles, symptômes extérieurs de malaise intrinsèque, notablement lisible à l'œil subtil du profane, le plus souvent non pas à celui du premier policier venus. C'est là, au milieu de beaucoup d'autres vues embrunées à droite et à gauche et hautement rassemblées, son point de vue spécial ; c'est là le problème qu'il a eu le mérite, non pas de poser le premier, — car Gall et Lavater ne sont nullement des quantités négligeables, — mais de préciser et de creuser plus profondément que nul n'avait pu le faire avant lui. Son œuvre éminente, en effet, est d'avoir mis en usage tout ce que nos sciences ont d'instruments de précision, — statistique, photographie, thermomètre, dynamomètre, etc., etc., — pour serrer le plus près possible le lien toujours entrouvert, jamais saisi, entre la perversité de certaines personnes et l'anomalie de leurs traits ou de leurs fonctions physiques. On ne saurait assez louer ce qu'il a dépensé de temps et d'ingéniosité à épuiser la vérité de cette conjecture.

Bien, qu'a-t-il trouvé en fin de compte ? Car, puisque M. Sorel nous parle à plusieurs reprises de ses « découvertes », il ne se peut qu'il n'ait pas trouvé quelque chose. Pas grand-chose cependant, si l'on en croit M. Lombruso lui-même, puisque les éléments de son fameux type, ou plutôt de son atypie criminelle, se rencontreraient à la fois chez les mal-faiteurs-nés et chez de plus malheureux gens, en proportion desquels il y en a, chez ces derniers. Mais s'il s'est lui-même bien d'admettre cette différence ou toute autre différence proportionnelle ? Il faut se tenir en garde contre les illusions d'optique imaginaire d'un homme si enthousiaste. Par malheur pour les « lois découvertes » par lui, ses recherches ont été reprises, des savants de tout pays les ont contrôlées et, le plus souvent, leurs conclusions sont loin de s'accorder avec les siennes. Si la méthode lombrosienne est la vraie, le lien cherché entre les mauvais instincts et certaines particularités physiques se fût montré de plus en plus précis et rigoureux, au fur et à mesure qu'il aurait appliquée ; mais, au contraire, il est devenu de plus et de plus vague et indéterminé ; ce qui prouve que c'est trompé de voile. Tout le reste est bien, malgré tout, comme on le sentait avant M. Lombruso, qu'il y a quelque chose, mais qu'il n'y a pas de quoi se fier dans l'approche de ses conclusions. Dans une brochure récente (1), — où il est curieux de voir, entre parenthèses, à quel point la question Lombroso parrainait intéresser le patriote italien, — M. Bianchi, l'un des plus chauds lombrosoens, est forcé d'avouer que la doctrine du maître se réduit à une simple « intuition » impuissante à montrer aux critiques, parce que l'expérience « n'est pas encore parvenue à la confirmer » (voir p. 9 ; voir aussi p. 11, où Lombroso est ranged parmi les « littérateurs intuitifs »).

Voilà, jusqu'ici, le bilan. Un résultat négatif, et c'est tout.

(1) Elle n'est découverte très poliment, du reste. (Criminalisti Francesi ed italiani; lettera aperta a G. Tarde, per Bianchi; Torino, fratelli Boccà.) Si on répond à la dernière livraison des Archives d'anthrop. crim. de M. lacassagne.
à ce point de vue du moins. Mais n’est-ce rien ? C’est beau-
coup, au contraire, dans les sciences, où l’on joue souvent à qui perd gagne, où une erreur dissipee vaut presque une vérité éternellement et y achemine. Au présent nous savons, — du moins, c’est l’avis général, — nous savons, ou nous avons de plus solides raisons de croire, que ce n’est pas dans la direction suivie jusqu’à qu’il faut chercher le secret des causes naturelles du crime ; que ce secret git dans les pro-
fondeurs des tissus cérébraux, des cellules cérébrales, dans ce que le protoplasse peut-être a de plus mystérieux (1) ; que l’assèchement des mesures craniométriques à ce regard s’explique naturellement de la sorte, mais que c’est là un
motif de plus d’avoir confiance dans les révélations que nous
réserve dans l’avenir la connaissance plus approfondie des fonctions du cerveau, grâce surtout à ces médecine-psycho-
logues qu’on appelle les alchimistes. En attendant, les soci-
ologistes doivent travailler, de leur côté, à la tâche qui leur incombe, sans oublier leur solidarité avec les travailleurs
naturalistes, avec les Lombrosos présents et futurs.
Ce qui a le plus marqué à M. Lombroso, c’est une bonne
définition du crime. Précisément, M. Sorel, avec beaucoup de
générosité, lui en prête une qui est excellente, mais qui est
de son cru à lui, M. Sorel. On pourra feuilleter l’Uomo de-
linquente et les in-octavo suivants sans y rien trouver d’aussi
net et d’aussi exact. Au demeurant, faisons-nous de voir un
Français prendre si chaudement la cause du grand che-
chercheur d’outre-mont, au moment où tout le monde l’aban-
donne. C’est la meilleure manière de répondre à cette
obligante allégation, plusieurs fois reproduite (2), de
M. Lombroso, que les Français et les Belges [il allait pu
ajouter les Anglais, les Allemands, les Russes, les Américains
du Nord, et du Sud...] ne sont pas mûrs pour ses idées et
auraient les comprendre, « pas plus qu’un dalmation n’est
apté à percevoir la couleur rouge ». Le Lombrosoïsme, comme nous l’apprend un autre savant italien, étant « le
seul article d’exportation scientifique » de sa patrie, on ne
dira pas, l’espère, que nous avons élevé contre l’invasion
de ce produit intéressant des barrières protectionnistes.

G. TARDE.

Je voudrais rectifier, seulement en ce qui me con-
cerne, l’article de M. G. Sorel publié dans la Revue le
18 février.

M. Sorel, en effet, m’attribue, entre guillemets, une pré-
tendue thèse que j’ai jamais émise, à savoir : « que le
crime est une chose évolutive ; que la loi morale évolue
egalement ; qu’il est impossible de définir un type criminel,
parce qu’on ignore ce que le crime ».

Ces propositions ne représentent rien en la doctrine
que j’ai opposée à celle de M. Lombroso dès le Congrès de Paris,
e en 1889. Elles sont extraites d’un simple compte rendu du
Congrès de Bruxelles publié dans la Revue scientifique le
15 octobre 1892, et n’ont pu être dictées à l’auteur de ce
compte rendu que par une fausse interprétation de certains
passages de mon rapport au Congrès. Sans faire un crime à
M. Sorel de cette inexactitude, je suis obligé de le signaler
pour éviter qu’elle ne se propage.

L. MANOUVRE.

Le parasite du hanneton.

Jusqu’au présent, les essais de dissémination du Botrytis te-
svella ont été faits au moyen des vers blancs contaminés.
M. H. Leizour, professeur départemental d’agriculture de la
Mayenne, a voulu savoir si l’on pouvait avec avantage se
servir du hanneton lui-même pour propager son parasite, et,
as cet effet, il a institué les expériences suivantes, dont rend
compte le Journal d’agriculture pratique ; ces expériences
ont porté sur un grand nombre d’insectes répartis en quatre
lots.

1° Une partie des insectes a été saupoudrée de spores
sèches ;

2° D’autres ont été alimentés à l’aide de feuilles et de
jeunes bourgeois de chêne préalablement saupoudrés de
spores sèches ;

3° Une autre catégorie a reçu, comme nourriture, des
feuilles et des jeunes bourgeois arrosés à l’aide d’eau
contenant de spores ;

4° Enfin, dans un dernier essai, les insectes ont été com-
plètement mouillés à l’aide d’eau dans laquelle on avait dé-
layé des spores et du blanc d’œuf.

Tous les insectes ont été placés dans des caissets conte-
nant 0°,30 d’épaisseur de terre meuble et recouvertes de
cloches de verre permettant d’observer ce qui se passait
à l’intérieur. Les provisions ont été régulièrement renouvel-
lées tous les matins et pendant plusieurs jours ; les insectes,
bien qu’en captivité, ont vécu comme en liberté, ont mangé
de bon appétit et se sont accouplés.

Les trois premiers essais n’ont pas donné de résultats sa-
atisfaisants. Il en a été autrement du quatrième, celui dans
lequel les insectes ont été complètement mouillés ; au bout
de vingt-cinq jours, 100 pour 100 des hannetons étaient con-
taminés.

« Toutes les femelles, écrit M. Leizour, sont descendues
dans la terre, quelques-unes ont même pu pénétrer jusqu’au
fond des caissets, c’est-à-dire à 0°,30 de profondeur, mais
toutes n’ont pas pu la force de commencer leur ponte et
le sperme n’a pas pu être transmis. Il ne faudrait pas non-
plus oublier que l’on a observé 27 œufs dans la ponte la plus
nombreuse, et la femelle qui l’avait faite était moissue sur ses
ces. C’était, d’ailleurs, le cas de la plupart, et les plus intar-
spédites n’avaient pu s’écarter que de quelques centimètres de leur ponte.

Tous les mâles sont tombés sur la terre de la cai
se et se sont, peu après, recouvrés de la moisissure caracté-
sistique.

Il résulte de ces essais et de ceux qui ont été effectués
par quelques-uns de nos correspondants, que la contamina-
tion du hanneton est infiniment plus assurée et plus expé-
ditivement que celle de sa larve.

Cette facilité mettra entre les mains de ceux qui le vou-
dront, au printemps prochain, un moyen de répandre à pro-
fusion le Botrytis tsvella sur toutes les terres ovulées par
le hanneton. Il suffira pour cela, lorsque le hannetonnage sera
terminé, car nous répétons que c’est par là qu’il faudra
commencer, de préparer dans un vase quelconque, facile à
transporter, un seau en bois, par exemple, de l’eau dans
laquelle on aura fouetté ensemble le produit de un ou deux
fibres de culture et deux ou trois blancs d’œufs, de se pro-
mener sur les terres avec ce liquide et d’y plonger, de dis-
tance en distance... des poignées d’insectes, dont il n’y aura
pas lieu de se préoccuper ensuite. Ils sortiront eux-mêmes

(1) Dans une réponse à M. Blanchi, dont je viens de parler dans la
note précédente, je montre le peu de vraisemblance laissé à l’hype-
thèse lombrosienne par les travaux les plus récents et les plus pro-
fonds des naturalistes darwiniens, tels que Weissman, Geddes et
Thompson, sur l’hérédité et la régression.

(2) Voir le Corriere della Sera, de Milan, 1er septembre 1892. Voici
le passage textuel : « Già prima del Congresso, io aveva a parecchi
giornalisti francesi dichiarato che il Belgio e i francesi non erano ma-
turali a queste nuove teorie e non lo potevano comprendere, e si tra-
curavano nel procedere delle dalmatie che dovessero giudicarsi
del color rosso. » Suivant M. Puglia (Condizioni attuali del diritto
penale ; Catane, 1893, p. 47), l’explication est un peu différente : la
France serait jalouse, et un sentiment di cova gloria nazionale in-
spirerait les critiques français. Et M. Puglia est un esprit friand et
sérieux !